

Renaud Camus & Farid Tali

Incomparable



Incomparable

© P.O.L éditeur, 1999
ISBN : 2-86744-704-6

Renaud Camus

Farid Tali

Incomparable

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Samedi 16 janvier [1999], dix heures et demie du matin. Hier soir vers dix heures et demie, au Cox, rue des Archives, où je passais en coup de vent sur le recommandation de Flatters, je sens sur moi, discret, le regard d'un jeune homme extraordinairement beau – et aussi, hélas, extraordinairement jeune.

Il s'éloigne un peu pour rejoindre des amis, mais semble continuer de m'observer par intermittence. Peut-être même a-t-il signalé ma présence aux jeunes gens qui l'accompagnent, car il me semble qu'eux aussi jettent un coup d'œil. Puis voici que lui s'approche de moi et m'adresse la parole très poliment, presque cérémonieusement :

« Est-ce que je peux me permettre de vous demander votre prénom ? »

- Ah mais oui, bien sûr. Je m’appelle Renaud.
– Oh là là... C’est bien ce que je pensais... Je suis horriblement intimidé...
– Ça tombe bien, moi aussi...
– Je suis un de vos lecteurs passionnés.
– Oh, merci beaucoup. Mais alors vous devez savoir que vous n’avez aucune raison d’être intimidé... »

Il me revient à ce moment-là que j’ai déjà vu ce garçon. Non seulement je l’ai déjà vu, mais même il a occupé quelque temps une grande place dans ma rêverie. Et l’amont de ce *journal*¹ doit en avoir gardé trace. Il est le très jeune homme – arabe, avais-je pensé à juste titre – que j’avais remarqué dans l’assistance, sous le “tipi”, devant le centre Pompidou, le 6 décembre 1997, je crois, lors de la soirée donnée pour la sortie du film de Pascale Bouhénic à moi consacré, dans la série « Atelier d’écriture ». Pendant la projection du film et durant les lectures qui s’étaient ensuivies je m’étais dit qu’il fallait

1. La partie de *Incomparable* écrite par Renaud Camus est un extrait du *journal* qu’il tient depuis de nombreuses années et dont est publié un volume par année. Le plus récemment paru des tomes de ce *journal* est intitulé *Graal-Plieux* et concerne l’année 1993. Les volumes auxquels il est fait allusion ici, relatifs aux années 1997 et 1998, sont jusqu’à présent inédits.

absolument l'inviter, lui et l'ami ou les amis qui l'accompagnaient, à la soirée que donnaient ce soir-là, après la "première" sous le tipi, Madeleine Gobeil et Paul Otchakovsky-Laurens chez Flatters¹, à deux pas. Malheureusement, à peine les lectures achevées – et d'ailleurs abrégées –, j'avais été englouti sous un flot de dames dont j'avais dû m'occuper, à commencer par ma mère, Hélène de Margerie, Madeleine Gobeil, je ne sais qui d'autre et beaucoup d'inconnues; et quand j'avais émergé de cet aimable empressement, le jeune homme avait disparu.

Je me souviens aussi que j'avais envisagé qu'il fût Rachid O., l'auteur de *L'Enfant ébloui*, dont je n'ai jamais vu qu'une seule photographie, assez impressionnante, il est vrai, dans *Le Nouvel Observateur*, il y a deux ou trois ans. Mais lui, non sans un peu d'emphase, comme un qui serait un peu vexé qu'on osât comparer sa beauté à n'importe quelle autre, dénie toute espèce de ressemblance avec Rachid O., qu'il dit bien connaître et qu'il juge relever d'un tout autre type physique, ou même ethnique.

Néanmoins ils sont compatriotes, marocains tous les deux. Lui est des environs de Marrakech. Mettons qu'il s'appelle *Aziz* – c'est l'occasion où

1. Le peintre Jean-Paul Marcheschi.

jamais de placer ce prénom qui me plaît. Et peut-être l'avais-je déjà surnommé *Aziz*, lorsque j'ai déjà parlé de lui, ici même, après la soirée sous le tipi, puis lors de sa seconde apparition, quelques mois plus tard, dans une bibliothèque du Ve arrondissement, voisine du Jardin des Plantes [*interruption, coup de téléphone, c'est lui, justement. Nous avons rendez-vous à six heures au café Beaubourg, et devons dîner ensemble chez Flatters, où sont invités les deux Sophie et leurs maris, avec Stéphane Martin ; juste après, coup de téléphone de Plieux*¹ où tout semble aller pour le mieux : *François fait écouter Barbara à la servante Emilia...*], bibliothèque où Jean-Pierre Salgas avait organisé un débat (c'était en janvier dernier, je crois bien) entre Robbe-Grillet et moi.

Aziz est un grand admirateur de Robbe-Grillet, de Nathalie Sarraute et de Claude Simon. Il "écrit", bien entendu. Et le problème théorique et pratique qu'il se pose, c'est *comment écrire après le Nouveau Roman ?* – un problème un peu désuet, commente Flatters, auquel j'ai téléphoné à minuit, en rentrant ici, pour lui faire part de cette rencontre très excitante, *trop* excitante. « Il n'y a vraiment plus qu'en Hongrie, ou dans des pays de ce genre, que le Nouveau Roman fonctionne encore comme *surmoi* sur

1. Village du Gers, où réside habituellement l'auteur.

qui que ce soit ! » Je dois ajouter, ce qui complique un peu le tableau, que s'il avait disparu si vite, à l'issue de la soirée sous le "tipi", c'est qu'il voulait parler à Gabriel Matzneff, présent dans l'assistance – c'est peut-être un amateur passionné de *tous* les écrivains...

Je lui ai proposé de prendre un verre, et il a accepté, mais suggéré que nous le prenions, pour plus de *privacy*, je suppose, à l'extérieur du café, à une table de l'étroite terrasse sur la rue, totalement découverte, où bien entendu il faisait un froid de canard, en cette saison, de sorte que je claquais des dents durant la plus grande partie de l'entretien.

Il est évident que la plus grande prudence s'impose. Ce garçon est proprement irrésistible. Non seulement il est exceptionnellement beau, mais en plus il est très intelligent, très vif, drôle, très cultivé et fou de littérature. Il parle français sans le moindre accent, et même avec beaucoup d'aisance et de fluidité, voire de recherche. D'ailleurs il est né en France. Qui plus est, *qui pis est*, il n'est pas mon genre, ce qui multiplie le danger, car on ne tombe jamais amoureux, n'est-ce pas, d'après Proust et la sagesse des Nations pour une fois d'accord, que de gens "qui ne sont pas votre genre".

Or qui parle d'amour ? Personne, sauf mon pauvre cœur gâteux, en borborygmes impatientes.

Tout me fait penser à Barthes, dans cette histoire, *cette non-histoire* – à commencer par le Maroc, bien entendu. Il y avait entre Barthes et moi la même différence d'âge, ou peu s'en faut, qu'entre moi et ce garçon. Et pas une seule seconde je n'ai envisagé, malgré la vénération que m'inspirait Barthes, que pût survenir entre nous quoi que ce fût qui relevât de l'ordre sentimental, ou sexuel. Je le quittais sans hésitation ni remords, sans seulement y penser, pour des bars, des boîtes, des jardins et des chambres qui m'offraient de jeter mon foutre à tout vent, à toutes les heures du jour et de la nuit. Et quand il me proposa de m'emmener au Maroc, et d'assumer tous les frais du voyage, puisque bien entendu je n'avais pas un sou, je lui déclarai que j'étais « trop vieux pour me lancer dans la galanterie », ce qui le blessa – il s'en ouvrit à moi par la suite. (Toutefois, souffle la voix de la tentation et de l'imprudence, si la différence d'âge est à peu près la même en effet, Barthes et moi avions alors près de dix ans de plus, l'un et l'autre, que moi et Aziz aujourd'hui.)

Ce garçon a sans doute un amant, ou peut-être des dizaines, ou les deux, comme c'était mon cas à son âge. Il n'y a pas eu un mot, dans son attitude et dans ses paroles, qui puisse suggérer que son intérêt à mon égard soit d'un autre ordre que littéraire.

Aussi ferions-nous rudement bien, mon cœur, de nous tenir sérieusement à carreau.

*

Comme la veille, j'avais passé l'après-midi aux bains. Il s'y trouvait d'ailleurs quatre ou cinq visiteurs au moins que j'y avais croisés déjà le jour précédent – ce qui tendrait à établir que je ne suis pas le seul à envisager de près ou de loin une existence qui se déroulerait entièrement dans des endroits comme celui-là. C'est le sujet de mon vieil et flottant projet de récit, *L'homme qui ne quittait jamais les bains*. Le récit tiendrait d'ailleurs en quelques lignes, ou moins encore, et se résumerait à peu près à ceci : «Ce serait l'histoire d'un homme qui ne quitterait jamais les bains. » On pourrait donner quelques détails et exposer quelques motifs – le principal étant que le héros ayant constaté une fois pour toutes que les bains sont le lieu de la terre où il se sent le plus à l'aise, et où sont le mieux satisfaites ses aspirations, il décide en toute logique d'y passer le plus clair de son temps, quitte à voyager de bains en bains, de New York au Caire et de Berlin à Singapour. Si la fonction principale d'un récit est de fournir une ou deux images de compagnie pour la vie, et de pro-

poser un type d'existence ou un autre, ce récit-là atteindrait son objectif par le seul énoncé de son titre.

D'ailleurs on rencontre le monde, sans sortir des bains. Ainsi j'ai passé un long moment très agréable en la compagnie d'un joli petit Chinois de Malaisie, qui répondait au doux nom terrible de *Hun* et qui, quoiqu'il eût une très fine moustache à la Clark Gable, et trente-deux ans, avait le corps d'un gamin de treize ans. Il était très pressé et assez tendre, mais ne faisait que se prêter, lui aussi, et notre foutre une fois répandu, en cabinet particulier, il disparut gentiment dans la vapeur.

Il y eut un autre épisode moins pittoresque, où la dépense séminale se fit pour ainsi dire gratuite, comme au vieux temps où suffisait une main sortie de l'ombre pour que la sève de ma race se répandît au bruit d'un râle. Foin de l'économie après tout, en ces nobles matières. Je doute qu'Aziz réclame de moi, hélas, de nouvelles ponctions sur mon capital...

*

Le samedi matin, sur France Musique, on n'entend pour ainsi dire plus de musique "clas-

sique”. Ce ne sont que chansonnettes, jazz, comédies musicales, entrecoupant les fines plaisanteries et les propos incroyablement complaisants de l’animateur, Thierry Bovert. J’imagine qu’il y a beaucoup d’auditeurs qui les autres jours de la semaine sont au bureau et ne peuvent pas écouter la chaîne. Quand ils ont une matinée disponible on estime que ce qu’il faut leur offrir c’est du “divertissement” et encore du “divertissement”, c’est-à-dire des jeux de mots d’almanach Vermot et de la musique telle que tous les autres postes leur en prodiguent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On assume, en quelque sorte, que leur goût supposé de la musique “classique”, qui leur fait choisir ce poste-là, n’est qu’une espèce d’affectation, en somme, dont il ne faut pas tenir compte, et que ce qu’ils veulent vraiment c’est de l’opérette et du blues. Cette opinion est sans doute construite sur de solides études de marché, et correspond à la réalité, c’est à craindre. Tout le monde se plaint sans cesse de la médiocrité croissante des programmes de la télévision, mais ces programmes ne sont que le reflet de la demande. On donne aux gens ce qu’ils réclament. Si on leur offrait tous les jours *Les Perses* d’Eschyle ou les quatuors de Szymanowski, ils seraient de moins en moins nombreux autour de leurs appareils. La

culture n'est pas aimée, ou seulement en paroles. Et il en va de même de la connaissance, et de la beauté.

Moi-même, entre un opéra de Berg sur Arte et un joli garçon à moitié nu sur M6, mon choix est vite fait, en général. Cependant j'aime mieux sur France Culture une émission sur Plotin que sur les romans de Michel Peyramaure.

France Culture a beaucoup changé, depuis un an. Le "Panorama" aussi. On se prend à regretter les anciennes équipes, qui pourtant nous agraçaient tant. Ordre est venu d'en haut, probablement, de faire beaucoup plus de place à la culture "populaire", qui n'est peut-être que la culture "bourgeoise", au sens où on parle du théâtre "bourgeois", c'est-à-dire du théâtre de boulevard et des romans à couverture illustrée. Il est maintenant beaucoup question de toute sorte de gens qui tiennent une grande place sur les tables de nouveauté des librairies "ordinaires" et sur les affiches des théâtres privées, et dont on ne parlait jamais, au grand jamais, sur France Culture ancienne manière.

La Culture a perdu presque tout espace à la télévision, dans les journaux et maintenant à la radio. Elle rejoint les solitudes qui sont peut-être son lot ordinaire. Gottfried Benn disait que l'art, à une époque donnée, intéresse à peu près une centaine de

personnes, dont les deux tiers ne sont pas normales. Jean Puyaubert ¹, lui, disait que jusqu'aux dernières années de sa vie il avait toujours connu les musées vides et les expositions désertes, et que l'idée qu'on puisse avoir à faire la queue et à jouer des coudes pour voir Gauguin ou Max Ernst était inconcevable pour les gens de sa génération. Il n'était pas loin d'insinuer que la frénésie des foules pour assister aux grandes rétrospectives de maîtres défunts, ou même vivants, était une aberration sociologique et intellectuelle, qui ne durerait pas. Il croyait aussi, maintenant que j'y repense, que la relative indulgence des masses, de notre temps, à l'égard de l'homosexualité, était une bizarre exception historique, absolument contre nature, contre culture, et qu'il fallait s'attendre qu'elle cesse rapidement, et que reprenne la répression, qui seule était "naturelle", selon lui.

Thierry Bovert recevait ce matin une jeune étoile de l'Opéra de Paris, et le programme musical qui était diffusé était destiné à complaire à cette jeune personne, et à refléter ses goûts. Elle expliquait qu'elle n'aimait pas du tout l'opéra, auquel

1. Médecin et collectionneur (1903-1991), ami des surréalistes, ami de l'auteur : il est beaucoup question de lui dans les *journaux* de Renaud Camus des années quarante-vingt.

elle ne comprenait rien, et on supposait qu'elle ne devait pas aimer non plus la musique "classique" en général, puisqu'elle n'en faisait pas entendre. Elle répétait à satiété qu'elle était « une femme comme les autres » et qu'elle aimait sortir en boîte et danser sur la même musique que les gens de son âge ; et que le dimanche, quand elle n'avait « rien à faire », elle écoutait et réécoutait de la bossa nova. En somme elle est danseuse comme on est aujourd'hui médecin ou professeur agrégé de physique-chimie, c'est-à-dire qu'on a fait le nécessaire pour maîtriser sa spécialité, mais ce nécessaire n'implique nullement une culture générale alentour, et encore moins la *culture*, au sens ancien. Elle est sans doute danseuse comme je déteste les danseuses, et les danseurs, c'est-à-dire qu'elle est certainement une excellente technicienne – sans quoi elle ne serait pas danseuse étoile de l'Opéra de Paris, j'imagine – mais que si son corps est digne du grand art son visage ne reflète rien d'autre que "la femme comme les autres" qu'elle est si fière d'être, c'est-à-dire que sa danse n'est qu'un divertissement, c'est-à-dire rien.

Pour moi je n'aime que le "sacré", dans la danse. Je ne puis aimer qu'une danseuse dont chaque battement de cils (très rare) établit clairement qu'elle est une femme comme aucune autre femme.

Trois heures vingt.

Celui qui ne possède pas ce don du compromis, celui qui est solitaire, intransigeant et sérieux inquiète les autres de la même manière, inoffensive mais repoussante, qu'une chenille. Il se sent alors écrasé par la profonde aversion pour l'étrangeté des expériences intellectuelles de l'homme seul que peut éveiller l'aspect mouvant d'une foule agitée d'émotions naturelles et communautaires.

L'Homme sans qualités, 120.

Je songe au pouvoir formidable de la beauté – le pouvoir qu'elle confère à ceux qui la possèdent, le pouvoir qu'elle exerce sur ceux qui la subissent.

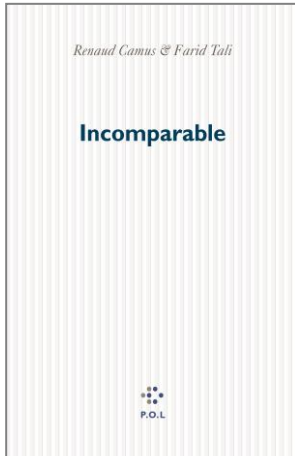
« Je crains d'avoir été très mal élevé en osant vous aborder dans ce café, m'a dit Aziz. Et j'en suis d'autant plus embarrassé qu'il s'agit de *vous*, qui êtes tellement attaché à la politesse. Je suis sûr que vous détestez être importuné comme ça, dans des lieux publics, par des lecteurs...

– Oh, vous savez, ai-je répliqué bien plate-ment, il y a lecteurs et lecteurs... » Par quoi je voulais signifier, évidemment, que tous ne sont pas aussi jolis que lui. Je ne déteste pas être abordé dans des lieux publics par des lecteurs aimables, pas du tout, mais enfin il n'est pas courant que je

leur propose aussitôt de prendre un verre ou même de dîner avec moi ; tandis qu'il doit être assez courant pour Aziz, j'imagine, qui est d'une beauté *centrale*, si je puis dire, c'est-à-dire objective, incontestable et probablement sensible sinon à la totalité des individus, du moins à une large majorité d'entre eux (en quoi elle s'oppose aux beautés *marginales*, particulières, qui peuvent être d'un effet plus fort sur tel ou tel, ou sur moi, mais laisser indifférente la plus grande part de la population), assez courant pour Aziz, dis-je, de voir la moindre de ses initiatives sociales (ne parlons pas des initiatives sexuelles ou sentimentales) favorablement et même d'enthousiasme accueillie.

Sa beauté tient à la simplicité mais aussi à la rareté et bien sûr à l'extrême pureté des lignes – laquelle à son tour tient à son extrême jeunesse, bien entendu, mais aussi, et surtout, à la rigueur sans ornement ni hésitation de la structure osseuse. C'est une beauté élémentaire, celle de certains dessins d'Ingres ou de Matisse, d'un Ingres ou d'un Matisse qui eussent aimé les garçons. Son morceau de bravoure – mais l'expression est absurde, tant il y a là d'épure, d'impitoyable dépouillement –, ce sont les arcades sourcilières : deux lignes sans remords, à l'arc surbaissé, qui ne s'aperçoivent pas qu'elles vous accablent. Les cheveux sont très

N° d'éditeur : 1645
N° d'imprimeur : 99 - 1 033
Dépôt légal : juin 1999
Imprimé en France



Renaud Camus et Farid Tali **Incomparable**

Cette édition électronique du livre
Incomparable de RENAUD CAMUS ET FARID TALI
a été réalisée le 25 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 1999
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447044 - Numéro d'édition : 255).
Code Sodis : N46495 - ISBN : 9782818010372
Numéro d'édition : 230909.